

Elisabeth Horem

Feu de tout bois

Journal (1992-2016)

Volume II

Damas – Doha – Rabat

(2008-2016)



camPoche

Cet ouvrage a bénéficié
d'une aide à la publication
accordée par la CIIP
(Conférence intercantonale de l'Instruction publique
de la Suisse romande et du Tessin),
Groupe de travail intercantonal,
Livre et soutien au livre romand



CONFÉRENCE INTERCANTONALE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE
LA SUISSE ROMANDE ET DU TESSIN

« Feu de tout bois », volume II
quatre cent troisième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
quatre-vingt-sixième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Janine Goumaz et de Betty Serman
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : photographie d'Elisabeth Horem
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-441-0
Tous droits réservés
© 2018 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

DAMAS
(2007-2011)

2007

936 – 23 décembre 2007, à Damas – Nous sommes à Damas depuis un peu moins d'une semaine. On nous a informés ce matin que les Libyens venaient seulement d'autoriser l'exportation de notre déménagement. En attendant de retrouver ma table à écrire, je travaille donc sur un de ces petits bureaux blancs qu'on nous inflige dans les résidences du monde entier, comme on nous inflige ces lits étroits de pensionnaires (nous irons dès que possible acheter un lit digne de ce nom).

Nous sommes heureux d'être à Damas, même si ces retrouvailles sont entachées de préoccupations d'intendance et même si nous habitons à Mezzeh qui n'a rien de séduisant. Nous avons trouvé la vieille ville à la fois changée et semblable : changée parce que depuis notre dernière visite les restaurants et les cafés se sont multipliés dans les quartiers chrétiens, parce que bien des maisons ont été restaurées ou sont en cours de restauration et que les remparts ont été débarrassés des constructions informelles qui les cachaient ; semblable parce que les odeurs sont les mêmes que jadis, parce que les minuscules boutiques mal éclairées tenues par des vieillards existent encore, parce qu'il y a toujours des fours rougeoyants d'où l'on sort des pains qui embaument et qu'il

flotte de loin en loin la même odeur de café à la cardamome. Le vendeur de bouteilles de gaz s'annonce comme dans le temps en frappant sur ses bouteilles avec sa clef à molette. Ces jours-ci, les *chabâb* se promènent en groupes dans le quartier chrétien, puisque c'est à la fois l'Avent des chrétiens et l'Aïd al-Adha des musulmans. Ces derniers s'ennuient dans leurs quartiers où tout est fermé, ils viennent à Bab Touma fumer le narghilé en regardant passer les chrétiennes. Comme nous cherchions un endroit où nous garer, les policiers ont trouvé la solution : ils avaient fermé un accès par une barrière, ils ont donc enlevé celle-ci et nous ont fait garer à la place. Le but étant de fermer la rue, que ce soit par une barrière ou par une voiture revenait pour eux au même et nous arrangeait, nous. C'est un exemple typique du pragmatisme syrien.

Sur le Qassioun, le soir, il faisait un vent glacial. De très jeunes gens se promenaient en bande, arrogants, désagréables. Une voiture noire est passée, conduite par un garçon d'environ treize ans qui n'avait pas l'air de savoir conduire. D'autres faisaient des tours dans une grosse voiture de sport rose et blanc. Ça, c'est nouveau.

Dès le lendemain de notre arrivée tous les collaborateurs de l'ambassade et leur famille étaient invités chez nous pour un buffet d'une quarantaine de personnes dont presque la moitié était des enfants, ce qui représentait assez bien les proportions des différentes classes d'âge du pays. Cela ne pouvait manquer de nous rappeler nos fêtes de Noël à Bagdad. La consule a eu l'occasion de faire un

remplacement là-bas l'hiver dernier. Elle nous a dit qu'il n'y avait presque plus de clients pour les visas. Notre successeur vit retranché dans un coin de la maison, les autres pièces sont inhabitées, les rideaux fermés en permanence. Aram et Farida doivent s'embêter ferme. Aref est en Suède. Mahmoud, maintenant réfugié en Suisse, a été remplacé.

Nous avons la malchance de succéder ici à un ambassadeur d'une inlassable sociabilité. Pour préserver mon temps, je devrai me réfugier dans mon rôle d'écrivain. Il paraît que la femme de l'ambassadeur de France est elle aussi romancière. Je suis curieuse de la rencontrer.

Nous avons eu notre fête d'adieu à Tripoli le 2 décembre, environ deux cent cinquante personnes étaient venues dont une bonne moitié étaient des Libyens, preuve que M. n'avait pas perdu son temps au cours de son bref passage à Tripoli. Les déménageurs sont venus dès le lendemain, et trois jours plus tard ils fermaient le conteneur, plein comme un œuf.

J'ai quitté Tripoli sans états d'âme, juste un peu attendrie tout de même à la pensée de tous ces gens rencontrés puis quittés, à la pensée de tous ceux que je rencontrerais dans le poste suivant, tous dignes d'être connus et tous quittés. À deux semaines d'intervalle nous avons eu une fête d'adieu et une fête d'arrivée, et c'étaient les mêmes sourires, les mêmes poignées de main, la même présence exigée de nous, le sourire qui se crispe et tremble, la mâchoire douloureuse, et en fin de soirée j'étais si fatiguée que j'ai dit «au revoir madame» à un homme qui arrivait.

Pour écrire mes impressions de voyage en France et en Suisse au mois de novembre, je suis obligée de me reporter aux pattes de mouche de mon carnet n°7, celui qui a été détrempe par la pluie d'orage à Sorrente. J'étais partie de Tripoli le 13 novembre. C'était le lendemain de la remise en vigueur brutale d'une ancienne loi oubliée: le Guide, fâché par quelque refus de visa à l'un de ses proches, avait décidé de but en blanc que tous les passeports étrangers devraient désormais être traduits en arabe. Personne n'avait été prévenu de cette nouvelle disposition. Quand les gens ont voulu débarquer à l'aéroport, on les a refoulés sous prétexte que leurs passeports n'étaient pas traduits. L'avion de Swiss est reparti d'où il venait, avec ses passagers à bord. Plus de quatre-vingts Français se sont trouvés bloqués à l'aéroport de Sabha. Leur passeport n'étant pas traduit, on ne voulait pas les laisser quitter le pays. Enfin, les Libyens qui s'apprêtaient à embarquer se voyaient biffer dans leur passeport la page écrite en caractères latins, si bien que les équipages des avions à destination de l'étranger leur refusaient l'accès à bord. Le plus beau est que tout le monde, au Protocole comme dans toutes les instances libyennes consultées, était tout aussi accablé que les étrangers: rien à faire, l'affaire venait de *très haut*. Quand je suis partie le 14 (avec mon passeport dûment traduit en arabe, même si les diplomates n'étaient pas concernés par cette mesure), l'aéroport était mort et nous n'étions qu'une vingtaine dans l'Airbus. À mon retour, nous n'étions pas plus nombreux.

À Zurich j'avais loué une voiture que j'ai dû apprivoiser sur des autoroutes où tout le monde roulait très vite. Il pleuvait, il faisait nuit, j'étais terriblement fatiguée et encore grippée, je conduisais mal, heureusement le GPS m'aidait à trouver mon chemin vers la France où je voulais passer la nuit. J'ai traversé des forêts, les feuilles mortes sur la route balayées par le vent, la neige dans les phares comme des flèches lancées contre moi. Je suis repartie le lendemain sous une averse de neige fondue, les champs étaient blancs.

J'étais attendue à la faculté des Lettres de Mulhouse pour une rencontre qui s'est mal passée. Vingt-cinq à trente personnes avaient bravé le froid et les grèves pour venir m'écouter. Le professeur chargé de me présenter, après s'être endormi (et avoir même ronflé pendant ma lecture), m'avait prise à partie assez grossièrement, m'accusant d'être restée indifférente à la situation dont souffraient les Irakiens, d'avoir purement et simplement « esthétisé » mon expérience à Bagdad et d'en avoir cyniquement tiré un livre qui se vendrait bien, sans avoir été aucunement touchée par ce qui se passait autour de moi (il me semble pourtant que quiconque a lu *Shrapnels* et *Un jardin à Bagdad* est vite convaincu du contraire). On ne pouvait rien me dire de pire, ni de plus injuste. À l'issue de cette mémorable séance j'ai parlé avec quelques personnes agréables, j'ai mangé un canapé, bu un verre, après quoi j'ai jugé que j'en avais suffisamment fait et j'ai pris congé, sans participer à la soirée poétique qui suivait ni aller dîner en ville avec ces messieurs. J'étais assez contrariée

d'avoir fait tout ce chemin pour me faire traiter de la sorte.

J'étais donc contente de quitter Mulhouse le lendemain en direction de Saint-Maurice où je n'avais pas de mauvaise surprise à craindre. J'ai pris mon temps à travers le Jura enneigé et j'ai dormi encore une fois à Saint-Claude. J'ai dîné au Mékong où la petite fille des patrons commence maintenant à gazouiller en cambodgien et en chinois. Tandis que j'étais en route le lendemain matin, par un grand froid ensoleillé, j'ai reçu un appel d'Éric Pessan qui se trouvait bloqué à Nantes à cause des grèves et ne pourrait donc être présent à Saint-Maurice pour notre rencontre prévue l'après-midi. J'en étais très déçue. Le public était au rendez-vous dans la salle du cinéma Rex, je me suis donc efforcée de le représenter. J'avais ses deux derniers romans avec moi, ce qui m'a permis d'en lire des extraits, et je me suis étonnée moi-même dans cet exercice d'improvisation. J'ai dîné en face de Céline Curiol dont *Permission* renferme des remarques très fines sur l'écriture. J'ai assisté à un passionnant débat avec Anne-Lise et sa traductrice. On croit rêver en entendant que certains éditeurs alémaniques se sont parfois permis de censurer des passages qu'ils trouvaient trop *osés*.

Comme j'étais déçue d'avoir manqué Éric Pessan, j'avais décidé d'aller lui rendre visite dans sa région de Nantes. J'étais heureuse de faire sa connaissance et de ne pas être restée sur l'échec de notre rencontre ratée à Saint-Maurice. Sa femme est peintre ; ils ont trois enfants que j'ai, semble-t-il, terrorisés.

Le Club littéraire de Zurich m'avait réservé une chambre dans un hôtel de la Kirchgasse. J'étais fatiguée, la rencontre de Mulhouse m'avait découragée, mais au théâtre Stadelhofen l'accueil était chaleureux, la rencontre bien préparée, et j'avais des amis dans le public. Quelqu'un a mentionné *Le Fil espagnol* comme un livre qui l'avait marqué, je lui aurais sauté au cou. Le lendemain, enfin, je rentrais à Tripoli après avoir parcouru 3 500 kilomètres et dormi dans onze chambres différentes.

937 – 27 décembre 2007, à Damas – Une période un peu décousue à cause des fêtes, musulmanes et chrétiennes. M. travaille un jour sur quatre et ce sera plus ou moins la même chose jusqu'au début du mois de janvier.

Promenades à partir de Salhiyeh, une fois de nuit, une fois de jour. Une rue bordée de vieilles maisons ottomanes et de boutiques poussiéreuses encombrées d'objets hétéroclites, on se demande qui peut bien venir y acheter quoi. Cette rue est défoncée par des travaux, il faut passer entre le mur et la pelleuse. Chez nous on la fermerait par mesure de sécurité, mais ici les chantiers n'interrompent en rien l'activité habituelle, ils la gênent seulement. À deux pas du centre moderne on se croirait dans une province turque. Nous avons continué par le quartier des ferblantiers où l'on trouve des poêles, des tuyaux, des kanouns, des pelles et des pioches, nous extasiant devant ces *sobia* qui nous avaient pourtant causé toutes sortes de désagréments dans le temps. (Il faut dire que ces poêles à mazout

étaient mal réglés et que les tuyaux fournis par notre propriétaire, très avare, étaient rouillés et percés par endroits.) Un peu plus loin, on a l'impression d'être transporté en Iran, dans un quartier chiite autour d'une mosquée au dôme recouvert de céramique bleue qui n'existait pas quand nous habitons ici. Les femmes sont en tchador, tout le monde parle farsi. Dans la cour d'une madrasa plantée d'orangers, un homme nous a dit *tfaddalu* et nous a montré des rayonnages qui abritaient provisoirement les livres de la bibliothèque az-Zahiriyyeh en cours de rénovation, juste en face. Toutes ces choses que nous ne connaissions pas, en partie parce qu'une certaine paresse et la tendance à suivre toujours les mêmes chemins limitaient notre connaissance de la ville (jeunes et trop occupés de nous-mêmes, nous étions moins curieux), et en partie parce que beaucoup de ces bâtiments étaient cachés et inaccessibles. Il y a une volonté très nette de mise en valeur des monuments, qui se manifeste en particulier par des panneaux indicateurs qui n'existaient pas avant. Des plaques en émail portent le nom des ruelles en blanc sur fond bleu, comme en France. On vous indique maintenant que vous vous trouvez dans le souk al-Khayyatin, par exemple, et il y a des flèches pour dire au touriste égaré que le palais Azem, c'est par là.

Nous passons devant la mosquée des Omeyyades, traversons le souk des tailleurs (souk al-Khayyatin, justement), puis ce sont d'autres ruelles, et toujours, partout, cette activité de fourmilière, ces piles de vêtements pour tous les âges, tous ces jeunes gens,

tous ces bébés à habiller, la moitié de la population a moins de quinze ans, je ne me rappelle plus les chiffres, je lis beaucoup de choses en ce moment dans *La Syrie au présent*, véritable encyclopédie de la Syrie actuelle. Toute une population vend, achète, transporte. Des camionnettes empruntent des ruelles si étroites qu'il faut rabattre les rétroviseurs, cela passe toujours à la fin, trois centimètres de chaque côté, tout le monde garde son sang-froid, les piétons attendent patiemment. Il y a des embouteillages de diables que poussent devant eux les garçons de course. On tombe sur la rue Droite, en travaux. On traverse le souk des épices où l'on vend aussi des carapaces de tortue et des gris-gris contre le mauvais œil, puis on repart en direction du nord et ainsi de suite, comme pour tisser notre promenade, une fois à gauche, une fois à droite. Nous nous arrêtons au café An-Nafoura, derrière la mosquée des Omeyyades. En face, le coiffeur fait un somme en attendant qu'un client vienne s'asseoir sur ce qui ressemble à un vieux fauteuil de dentiste. À l'intérieur du café, un conteur à cheveux blancs est assis sur un trône de bois peint, il lit dans un cahier des histoires en dialecte qui parlent de roi et de vizir. C'est un public d'hommes auquel les paroles du conteur arrachent des exclamations et des râles de satisfaction, attendus et rituels. Le téléphone du conteur se met à sonner, il s'interrompt pour l'extirper des plis de sa vaste ceinture, et tout le monde rit de cette intrusion du contemporain dans le traditionnel – si caractéristique de la Syrie.

J'achète un plateau de cuivre tout noir de crasse, il suffira de l'astiquer pour qu'il brille comme de l'or. Nous allons chez Abou Ahmad acheter des verres pour égayer notre maison. Et là encore, quel soulagement de voir que rien n'a changé. L'entrée de la cour est toujours boueuse et défoncée ; l'atelier et la salle de vente sont restés pareils à eux-mêmes. On entre, on s'assied sur le banc pour regarder souffler le verre. On regarderait des heures, comme on regarde la mer. Une pression du pied sur une pédale, le volet se soulève et laisse voir l'enfer miniature du verre en fusion. On garde en permanence sur le four des carafes de thé très fort et d'eau brûlante. Un jeune homme nous apporte un plateau avec des verres de thé qu'il pose près de nous sur un tabouret, on n'échange pas un mot, on sirote son thé en se laissant envahir par la chaleur et en regardant prendre forme l'un après l'autre des objets de verre bleu roi qui ressemblent à des encriers. Après quoi on se promène entre les rayons, entre les casiers, pas un objet qui soit tout à fait semblable à un autre, on en choisit plusieurs qu'on va rincer à l'évier pour en enlever la poussière et pouvoir mieux les comparer. Pour quelques centaines de livres (cinquante livres syriennes équivalent à un dollar), on emporte des carafes et des verres infiniment plus gais que le triste cristal fragile et cher de notre résidence.

938 – 30 *décembre* 2007 – M. est parti, accompagné de gens du Protocole et de sa modeste délégation (Roland S. et Ania P., car en cette période de l'année tout le monde est en vacances), pour le

palais présidentiel où, à l'heure où j'écris, il présente ses lettres de créance à Bachar al-Assad. Les choses avancent plus vite qu'avec les Libyens qui l'avaient bloqué pendant quatre mois – et encore n'avait-il pas vu le Guide mais un vieux monsieur très fatigué qui s'était à moitié endormi au cours de l'entretien.

Je viens d'être interrompue par le retour de M., désormais accrédité. Cette présentation des lettres de créance était très officielle, avec escorte de motards et réception solennelle. Il a été reçu par Bachar al-Assad et deux de ses ministres. L'entretien s'est déroulé en arabe et le président s'est montré cordial et ouvert.

Pour en revenir à notre départ de Tripoli. Nous avons quitté la résidence de bon matin, il faisait encore nuit. Bien que ce fût un vendredi nos collègues suisses s'étaient levés tôt pour nous dire au revoir. Nous avons rendu nos clés et pris la route sous une pluie qui nous a accompagnés toute la journée. Par quelque malentendu, notre réservation à l'hôtel d'Ajdabiya n'avait pas été enregistrée. Confusion et affolement à voir ainsi débarquer un ambassadeur. Le directeur de l'hôtel s'empresse de nous recevoir, nous offrant prospectus et revues, et encore deux tasses ornées d'une Afrique verte avec un soleil à l'emplacement de la Libye. C'était aimable à lui mais nous n'avions qu'une envie : nous retrouver seuls dans notre chambre.

Nous avons pris la route du désert qui coupe tout droit d'Ajdabiya à Tobrouk. Nous sommes partis sous une pluie battante, il y avait de l'orage sur Ajdabiya, on voyait d'autres grains au loin dans

le ciel, par ailleurs ensoleillé, comme on voit en mer un rideau de pluie tomber sur l'horizon. Le sable était mouillé, comme éteint. Les chameaux, en grand nombre, étaient la seule attraction de la route. Même loin des villes, les bas-côtés étaient pleins d'ordures.

Nous nous attendions à des complications à la frontière égyptienne, nous nous y étions préparés. Notre collègue égyptien, qui se trouvait justement au Caire, avait annoncé notre passage et avait demandé qu'on nous facilitât les formalités. Sur son conseil nous avons hissé notre fanion, même si d'un point de vue strictement protocolaire cela n'avait rien de justifiable, or voilà que notre hampe de fortune (bricolée avec les moyens du bord puisque Mercedes voulait nous extorquer mille dollars pour l'installer) vibrait étrangement dans le vent. Mieux valait enlever notre drapeau et le remettre juste avant d'arriver à la frontière, mais plus moyen de dévisser le support de ce fichu drapeau, le ridicule menaçait.

En ce qui concernait le passage de nos personnes, les formalités étaient légères, mais les douaniers refusaient de laisser sortir notre voiture, bien sûr il manquait un papier. Il en manque toujours un. Cet entêté de douanier voulait nous faire escorter, à nos frais, jusqu'à la prochaine frontière (en l'occurrence le port de Nouweiba) pour bien s'assurer que nous quittions le pays sans tarder. J'en venais à souhaiter en effet sortir d'Égypte au plus vite, j'avais perdu toute envie de revoir Alexandrie ou Le Caire. La nuit était tombée, on nous a fait garer devant le poste de police, nous avons prélevé

les affaires dont nous aurions besoin pour la nuit et un taxi nous a menés à la ville égyptienne la plus proche : Salloum.

Une foule d'ouvriers égyptiens passait cette frontière, ainsi que des femmes chargées comme des portefaix et des enfants de même, trébuchant dans leurs savates. Un policier hurlait sans cesse, malmenant les femmes, les bousculant, il ne lui manquait que d'avoir un bâton. Descente en lacets sur Salloum, les lumières sur la baie évoquaient Cannes ou Biarritz, mais à Salloum les vaches et les poules se promènent sur les trottoirs de l'unique rue. Il est peut-être sage de ne pas vendre d'alcool dans ce village frontalier, tous les Libyens viendraient s'y saouler. Nous nous sommes retrouvés assis sur nos petits lits respectifs, épuisés, exaspérés, démoralisés sous la lumière blanche et avare d'un néon, puis nous nous sommes couchés fâchés, en pull et en chaussettes à cause du froid.

Le lendemain matin nous revenions à cette frontière comme on se rend à son travail. J'ai attendu dans la voiture, les formalités ont pris à peu près quatre heures. J'entendais le vent siffler, je voyais le sable courir à ras de terre, emportant comme un fleuve des sacs en plastique, de menus déchets, des gobelets vides. Une demi-douzaine de policiers sont passés en courant à toutes jambes, bientôt cachés par un bâtiment. Ils sont revenus peu après, tenant au collet deux jeunes hommes et rapportant des ballots de marchandises emballées dans du plastique noir (par une déchirure j'ai vu qu'il s'agissait de cartouches de cigarettes).

Les interventions avaient apparemment fini par aboutir (c'était allé jusqu'au ministre, quel ridicule), notre ennemi était tout sucre tout miel – et fiel sans doute. À deux heures de l'après-midi nous franchissons enfin la frontière pour redescendre vers Salloum et prendre la route d'Alexandrie.

2008

939 – *1^{er} janvier 2008, à Damas* – Hier soir nous avons l'intention de dîner au restaurant tournant du Cham, mais il était fermé. Dans les restaurants, toutes les tables étaient occupées. Les gens voulaient s'amuser, les podiums d'orchestre étaient prêts, il n'y aurait pas eu moyen de dîner tranquilles, nous sommes rentrés à la maison. Un peu avant minuit on a entendu les explosions d'un feu d'artifice dont on a vu les reflets dans les fenêtres des immeubles voisins. En Libye, fêter Noël ou la Saint-Sylvestre était interdit, on respire mieux ici. Sur toutes les chaînes de télévision s'agitent des amuseurs de foules. Sous une pluie de confettis un gros accordéoniste et une chanteuse font face à une salle immense qui reprend au refrain, *Alle zusammen!* En franchissant le cap d'une nouvelle année j'ai toujours l'impression qu'il faudrait plutôt s'émerveiller d'avoir réussi à traverser celle qui vient de finir et trembler devant celle qui commence.

Nous avons donc quitté enfin cette frontière de Salloum et roulé un peu plus vite que nous ne roulons d'habitude, c'était une sorte de course avec

le soleil qui baissait, les journées sont si courtes à cette saison. Le paysage était plat, désertique. De très rares villages, des hameaux isolés, pauvres et sales. Des vaches. On se serait cru au bout du monde à cause du vent de sable. Sur notre gauche la mer était invisible, mais on sentait sa présence derrière la lueur blanche des dunes. Nous avons voulu prendre de l'essence à Sidi Barrani, une ville désolée où il n'y avait pas grand-chose d'autre que cette pompe à essence dont la cuve était vide. Deux types étaient affalés devant un écran où des cavaliers arabes galopèrent dans le désert.

Marsa Matrouh était déviée, mais il n'était pas besoin d'y entrer pour voir que la ville s'était considérablement développée depuis que nous y étions venus quinze ans plus tôt avec Kamal et Mary. J'ai pris le volant peu avant la nuit, nous avions encore une centaine de kilomètres à faire avant d'arriver à Alexandrie. À un barrage on nous arrête : une voiture de police allait nous escorter jusqu'à notre hôtel. L'Égypte a connu beaucoup d'attentats ces derniers temps et l'on voulait s'assurer que rien n'arriverait à cet ambassadeur étranger. J'ai donc conduit en vérifiant régulièrement que la voiture nous suivait bien. Après Marsa Matrouh tout paraît assez prospère, en pleine expansion, les bâtiments sont modernes, il y a des publicités pour des produits de luxe, pour des hôtels et des plages où l'on voit des filles en maillot de bain se prélasser au soleil. La conduite de nuit était fatigante, cette autoroute n'en était pas une, les piétons la traversaient, à peine visibles. L'escorte s'est relayée, une autre

voiture équipée d'un gyrophare a remplacé la première. À l'entrée d'Alexandrie, les panneaux indicateurs étaient ambigus, j'ai dû me tromper de route, toujours est-il que je ne voyais plus notre escorte. Nous avons erré une bonne heure d'un échangeur à l'autre, dans un paysage nocturne scintillant et fantastique. La ville d'Alexandrie a explosé, sur des dizaines de kilomètres la côte est construite. Il nous a fallu du temps pour trouver la Corniche et le Windsor Palace. Devant l'hôtel, nos policiers nous attendaient, un peu piteux et très soulagés de nous voir arriver.

Le lendemain était le 10 décembre, j'avais cinquante-deux ans. J'avais un fort mal à la tête et des nausées, mais je suis tout de même sortie avec M. pour aller manger des poissons grillés dans un petit restaurant qu'on nous avait recommandé. Partout à Anfouchi, il y a de ces restaurants de poisson et des chats à l'affût des déchets. Tout au long du repas un imam a prêché du haut du téléviseur comme d'une chaire, toujours cet air qu'ils ont, comme s'ils étaient en colère, emportés par leur propre éloquence (la langue arabe s'y prête). De temps en temps les serveurs s'arrêtaient pour l'écouter. Des enfants se balançaient sur une grande balançoire collective en forme de bateau dont la figure de proue naïvement peinte était une sirène aux larges épaules, vêtue d'un vaste soutien-gorge. Un mendiant n'avait pas d'yeux. La peau, lisse, recouvrait l'emplacement des yeux. Je n'avais jamais rien vu de tel. Je suis passée vite tant l'impression que j'en retirais était pénible, et dans mon

affolement je n'ai même pas pris le temps de mettre une pièce dans sa sébile. Ce mendiant vivait de son infirmité et par ma hâte à me détourner de lui je l'avais spolié de son gagne-pain.

Nous sommes allés dîner à Montazah. Nous étions presque les seuls clients du restaurant Farouk où l'on dîne dans l'ancien bureau du roi. Les taxis jaunes de la compagnie Asima sont en parfait état et ont des ceintures de sécurité. Le compteur fonctionne et on ne négocie pas les prix. Une nouveauté. Ce chauffeur écoutait des chansons, de simples chansons toutes bêtes, et je me suis fait cette réflexion que depuis que nous étions en Égypte c'était la première fois que j'entendais des chansons. Maintenant, à longueur de journée, partout, on n'entend plus que le Coran ou des émissions religieuses.

940 – 2 janvier 2008 – Nous avons quitté Alexandrie par la route du désert et non par celle du Delta, meurtrière. Cette route du désert n'est d'ailleurs plus si désertique, les cultures se sont étendues bien au-delà d'elle. Les cités nouvelles ont proliféré autour du Caire, de plus en plus compactes sur les collines avoisinantes. Puis nous sommes descendus dans une nappe de pollution qui me coupait la respiration rien qu'à la voir. Assez vite nous nous sommes trouvés immobilisés dans les embouteillages, et tout à coup sur notre droite, les trois sommets des pyramides. Je me suis mise à tousser, plus nous approchions du cœur de la ville plus j'étais incommodée. Nous nous étions perdus, passant d'un *flyover* à l'autre, roulant à mi-hauteur de façades d'immeubles

en brique, et cette brique jointe au brouillard bleuté qui nous environnait m'évoquait un nord industriel et pauvre qui soudain aurait fait irruption au Caire. Je suffoquais, j'aurais voulu partir tout de suite, me sauver de cette ville qui m'avait rendue malade il y a quinze ans, et voici qu'au moment même où j'y revenais je retrouvais cet état de suffocation, d'étouffement, l'impression qu'il n'y a plus d'air à respirer et l'envie de me débattre. Les enfants qui mendiaient entre les files de voitures respiraient chaque jour et toute la journée les gaz des pots d'échappement. Le smog masquait tous les points de repère, nous tournions en rond. Nous avons fait une grande boucle involontaire autour de la ville, ce qui nous a permis de passer près de la citadelle, de longer la Cité des morts et de traverser des quartiers que M. se rappelait et moi pas, je ne me rappelais rien du tout, c'était très curieux, comme si en partant du Caire j'avais tiré un rideau d'oubli volontaire sur cette ville envers laquelle j'avais gardé une sorte de rancune. Même le quartier de Zamalek où nous avions pourtant habité pendant quatre ans me semblait appartenir à un passé antérieur à ma naissance.

Nous avons fini par arriver à l'hôtel Longchamps. M. est allé garer la voiture dans la cour de l'ambassade pendant que je reprenais souffle avant d'aller dîner chez notre collègue, à Maadi. Il était curieux de revenir dans cette résidence après tant d'années. Pendant le dîner, nous avons été servis par un homme qui nous souriait beaucoup et regardait M. avec insistance. Il nous connaissait pour nous

avoir vus dans le temps, quand nous étions invités à la résidence. C'était ce petit jeune homme de seize ans que l'ambassadrice d'alors *formait*. Il est toujours là, maintenant père de trois enfants.

Le lendemain j'étais malade, pas question de sortir. M. est allé à l'ambassade pendant que je lisais *La Syrie au présent*, installée comme une convalescente sur une petite terrasse ornée de plantes vertes. Pour le déjeuner je me suis traînée jusqu'à un restaurant à proximité. Comme nous attendions pour traverser, nous reconnaissons Kamal au volant d'une voiture, il nous a vus lui aussi et s'arrête un peu plus loin. Embrassades, effusions. J'étais très heureuse de les revoir, lui et Mary, tous les deux inchangés. La bonne que nous avons connue (celle qui promenait Youpi) était morte. Ce gentil cocker aussi était mort, bien sûr, mais j'avais toujours l'impression de le voir au détour d'un meuble. Leur fille est mariée et mère de deux enfants, et je frémis en pensant qu'elle a maintenant à peu près l'âge que j'avais quand nous étions au Caire, de même que nous avons l'âge que Kamal et Mary avaient alors.

941 – 3 janvier 2008, à Damas – Hier matin nous avons pris un taxi jusqu'au bas d'Abou Roumaneh, d'où nous sommes remontés en repérant différents bâtiments : des ambassades, le siège du CICR, un bâtiment officiel très bien gardé à cause duquel la rue était fermée. Nous sommes passés devant notre ancien appartement, le premier où nous avons habité ensemble, en 1979. Une partie de la terrasse a été fermée par des parpaings pour gagner une

pièce. (Nous étions loin d'imaginer alors qu'un jour, toujours ensemble, nous habiterions à Mezzeh, dans une résidence dotée d'un chauffage central – un luxe à l'époque.) C'est un quartier très vivant. On y vend à tous les coins de rue des petits pains garnis d'omelette au fromage qui embaument, tout juste sortis du four. En continuant vers l'est on traverse un quartier de quincailliers (outils, tuyaux, robinets), puis on arrive à un souk de quartier, dans une rue en partie couverte de bâches et de tôles où il faisait d'autant plus sombre que la pluie menaçait. Ce souk est jalonné de mosquées, de madrasas et de hammams anciens. Embouteillages de triporteurs, enfants sortant de l'école, femmes faisant leurs achats. Personne ne faisait particulièrement attention à nous. Les corps de métiers y sont mélangés, on y trouve un bijoutier à côté d'un boucher, un vendeur de légumes à côté d'un marchand de chaussures. Une grande mosquée neuve entourée d'un complexe moderne nous a fait penser qu'il s'agissait du siège de la fondation Kouftaro – ce que c'était en effet. Des étudiantes en hijab entraient et sortaient. Un mendiant en chaise roulante demandait l'aumône au nom de Dieu avec sérieux et conviction, il faisait son travail comme d'autres font le leur. Nous sommes passés devant l'ambassade de France. Entre-temps la bruine s'était changée en une pluie lourde, régulière, le Qassioun avait l'air menaçant qu'ont les montagnes par mauvais temps, nous sommes rentrés.

Pour en revenir à notre voyage : le second jour au Caire, le vent avait tourné, on respirait, je me sentais capable de sortir. Nous sommes restés longtemps à la

madrasa du sultan Hassan. Il était tôt, les groupes de touristes n'avaient pas encore commencé leur journée et nous étions seuls, à part quelques gars qui transportaient des chaises et un homme qui psalmodiait le Coran. Devant la majesté de la madrasa du sultan Hassan, comme devant Épidaure ou Vézelay, on frissonne et on reste silencieux.

À Bab Zouweila on fabrique et on vend des patchworks traditionnels dont le travail s'est beaucoup affiné depuis l'époque où nous étions au Caire, du moins c'est ce qu'il m'a semblé. Nulle part on ne nous harcèle. Les Égyptiens m'avaient laissé le souvenir d'être souvent insistants, importuns, il n'en est rien. Est-ce parce que nous sommes plus âgés qu'alors? Un souk des bouchers et de fruits et légumes où les femmes viennent faire leurs courses. Sur les étals, des abats, des têtes de moutons qui vous tirent la langue; des jambes de chameau suspendues en ligne comme des prothèses. Le khan al-Khalili était assez tranquille, bien qu'évidemment touristique. Nous recherchions certains châles qu'on y trouvait dans le temps. Quand j'ai expliqué à un jeune vendeur que j'avais acheté de ces châles quinze ans auparavant, il s'est moqué de moi. (« Il y a quinze ans j'étais dans le ventre de ma mère », m'a-t-il dit.) Au Fishawi, les lustres et les girandoles de cristal ont été débarrassés du cocon de poussière qui les entourait. Un cireur muet vient prendre les chaussures de M. pour les astiquer pendant qu'il boit son thé. Le restaurant Naguib Mahfouz n'existait pas dans le temps. À la table d'à côté, une jeune bigote voilée, sourire et regard illuminés,

explique dans un anglais parfait à un vieux couple américain les beautés du Saint Coran et l'extase du jeûne. L'Égypte plonge dans l'intégrisme. Adib nous a dit que ce zèle religieux gagne aussi les chrétiens et qu'il ne peut plus rencontrer ses amis sans qu'ils lui parlent de religion – sont-ce encore des amis ?

Sur le chemin du retour nous passons à L'Orientaliste, la librairie où nous avons acheté jadis nos gravures de David Roberts. Elle n'est pas fermée, comme on nous l'avait dit, et la propriétaire trône toujours au milieu de ses merveilles. Je lui ai demandé si par hasard elle avait *Travels in Nubia* de John Lewis Burckhardt. Oui, elle avait un exemplaire de l'édition originale de 1819. M., élégamment, n'a pas cillé quand elle a annoncé qu'il nous en coûterait huit mille livres et nous sommes partis avec. Le texte publié en ligne par l'Université d'Adélaïde semble fidèle à cette édition originale.

Le soir nous dînions à Zamalek avec Kamal et Adib au Pacha 1901, sur un bateau amarré un peu en amont du Nile View, notre ancien immeuble devant lequel nous étions passés (et qui abrite maintenant la résidence de l'ambassadeur du Portugal). Mary s'était malheureusement sentie incapable de venir à cause de sa jambe fraîchement plâtrée. Kamal nous régala, bien sûr. Il est très difficile d'inviter Kamal. Il commandait les plats, les vins, prévenait nos besoins et nos désirs, nous n'avions qu'à nous laisser aller, nous laisser choyer, Kamal s'occupe de tout, Kamal prend soin de nous, et l'on se sent bien, comme une femme dans les bras d'un bon danseur. Nous nous retrouvions après quinze

ans sans nous être jamais revus ni parlé, ni même écrit, et c'était comme si nous nous étions quittés la veille. Nous n'avions pas tellement changé, nous n'étions pas encore vieux, nous nous trouvions juste au sommet de la vague, à ce point où l'on ne cherche pas à se cacher les marques de l'âge, on les signale ouvertement comme une blessure de guerre dont on peut s'enorgueillir, oui nous avons grossi, oui il nous faut des lunettes pour lire le menu et oui nous avons des rides et des poches sous les yeux, mais c'est le signe que nous avons ri et pleuré et appris, et que nous sommes devenus un peu plus nous-mêmes. De l'autre côté de la baie vitrée je voyais les eaux noires parcourues de reflets, des bateaux passaient et repassaient, illuminés de toutes les couleurs, jamais je ne m'étais trouvée aussi près de la surface du Nil. Mon aventure d'auteur les intéresse : Kamal en homme d'affaires (l'édition, les droits d'auteur, les contrats), Adib en homme qui lui-même écrit.

Avant de quitter Zamalek le lendemain matin, j'ai pris une photo du *flyover* qui court au-dessus de la rue du 26-Juillet et qui m'avait inspiré quelques traits du « Ring » de Tahès. Jusqu'au canal de Suez la route est ennuyeuse. Plutôt que de couper directement vers Nouweiba, nous avons choisi de passer par le sud du Sinaï, plus beau encore que dans mon souvenir. Nous étions seuls ou presque. Nous sommes passés près du monastère Sainte-Catherine, puis nous avons retrouvé la mer après une interminable descente signalée aux automobilistes par des mises en garde répétées : NE PAS COUPER LE MOTEUR DANS LA DESCENTE.

Nous n'avions aucune idée de l'heure d'embarquement et pas de réservation, nous sommes donc arrivés tôt au port le lendemain matin. Les formalités étaient plus simples qu'à Salloum mais elles ont tout de même nécessité deux heures de travail soutenu. Pendant ce temps, jouissant de mon statut de femme, je restais dans la voiture. Un petit garçon est venu mendier et me faire la conversation. Il m'a dit que sa mère était malade, il m'a chantonné des comptines, et quand je lui ai demandé s'il allait à l'école il m'a récité l'alphabet. Je lui ai donné nos restes de pain et de fromage et nos biscuits aux dattes. Au moment d'embarquer, un type qui voulait faire l'important a renvoyé M. au bureau d'où il venait, à croire qu'il y a toujours à la fin de la chaîne un imbécile pour défaire ce qui a été fait. Mais son collègue a obtenu pour nous l'ultime tampon qui manquait encore et nous avons embarqué.

J'étais l'une des rares femmes sur ce ferry. Comme lorsque nous avons pris cette ligne dans le temps, les passagers étaient des ouvriers égyptiens, une foule d'hommes pauvres partis loin de chez eux pour gagner de quoi nourrir leur famille. Une forte odeur de corps mal lavés flottait sur la salle, les fauteuils étaient déglingués et tachés. Il y avait bien une première classe à l'étage, ressemblant en tout point à la seconde, mais des gens s'y affairaient autour d'un homme inanimé allongé sur le sol. À travers les vitres sales on voyait la côte égyptienne et les montagnes du Sinaï. Il était difficile de ne pas regarder l'écran juste au-dessus de nous, où Adel Imam jouait dans une de

ces pièces de théâtre égyptiennes où l'on crie, on gesticule et on grimace. M. avait vu cette pièce au Caire, dans le temps. Il l'avait vivement conseillée à Kamal et à Adib qui lui en avaient beaucoup voulu de leur avoir fait perdre une soirée à aller voir pareille bêtise. M. en rit encore.

Au moment de débarquer, un policier jordanien monté à bord fait l'appel d'une liste de noms, des Mahmoud, des Hussein, des Jalal. Silence total dans les rangs, chacun à son tour répond présent et sort en courant, jamais assez vite au goût du policier, *yallah bi-sur'a!* Cette scène d'appel m'en rappelait une autre, de sinistre mémoire : Saddam Hussein appelant les noms de ceux qu'il va éliminer, au cours de la séance restée tristement célèbre, filmée, où on le voit, implacable, un cigare aux lèvres.

Une déception nous attendait à Amman : monsieur Hicham avait pris sa retraite et l'hôtel avait été racheté par un Irakien qui l'avait entièrement refait. La nouvelle décoration était froide et vulgaire. Une jeune femme haut bottée est venue nous souhaiter la bienvenue. Ibrahim avait été obligé de troquer son nœud papillon contre un tee-shirt au nom du bar. Nous sommes allés dîner ailleurs. Nous ne retournerons plus à l'hôtel Hicham.

Notre collègue Roland S. nous attendait à la frontière avec le chauffeur et deux personnes du Protocole qui nous ont reçus comme des hôtes de marque. On nous a servi du thé dans la salle de réception pendant que le chauffeur s'occupait des formalités, puis nous sommes partis en convoi,

soulagés de pouvoir garder notre voiture jusqu'à Damas après ce long voyage, alors qu'on nous avait dit qu'il faudrait nous en séparer à la frontière. Le coffre était plein et la banquette arrière chargée jusqu'au toit. Les gens du Protocole nous ont accompagnés à la résidence. Voilà, nous étions en Syrie.

942 – 6 janvier 2008 – Vendredi, promenade autour de Bab Touma puis retour de nuit à travers la vieille ville. Boucles et détours dans les petites rues du côté de la citadelle, on passe des rues animées du quartier chrétien aux souks fermés du quartier musulman (à l'exception de quelques étals de corans et de chapelets devant la mosquée).

Hier le ciel était bleu vif, la lumière pure, les contours nets, c'était précisément cette qualité de lumière que je me rappelais spontanément en pensant à Damas, baignée dans mes souvenirs par un grand soleil d'hiver. Nous nous sommes fait déposer par un taxi au sud de la ville, dans le quartier de Midan, non loin du « camp de réfugiés » de Yarmouk, dans une rue où l'on vend des vêtements et du matériel pour salles de bains. Ce quartier est majoritairement palestinien. On y voit des portraits de Yasser Arafat et des affiches à la gloire du Hamas. Nous avons marché vers le nord, nous sommes passés sous une autoroute pour arriver dans un quartier ancien très animé où il y avait de nombreuses pâtisseries mais aussi des boucheries, des marchands de légumes, des vendeurs d'appareils ménagers; tout était d'une propreté rigoureuse, comme si l'on venait de balayer les trottoirs. Le souk des pâtisseries de

Midan aboutit à ce que sur les plans on appelle « Yarmouk Square », que personne ne connaît, pas plus d'ailleurs que « Sahat Yarmouk », il faut demander « Bab Mousalla ». Nous sommes passés devant la mosquée de Sinan Pacha pour arriver à l'autre extrémité de la rue Droite, le quartier était de plus en plus animé et le trottoir encombré par les fripiers. Dans une boutique de naturaliste, des singes habillés fumaient le narghilé ou rêvaient en se tenant la tête ; des aigles et des renards dévoraient leur proie avec un rictus cruel agrémenté de peinture rouge. Nous avons laissé la rue Droite et continué jusqu'à la citadelle, puis Abou Roumaneh où nous déjeunons d'une *fatta* de pied de mouton (un plat traditionnel à base de sauce blanche, de pain trempé et de gélatine). La librairie Maysaloun dont on nous avait dit du bien était fermée. Nous avons remonté Abou Roumaneh en direction de Malki. On passe devant l'ambassade des États-Unis, retranchée derrière des murs surmontés de grilles de huit à dix mètres de haut. Nous marchions d'un bon pas dans le vent glacial. Tout ce quartier est très résidentiel, on voit des gardes un peu partout dont beaucoup portent un costume noir et une cravate qui leur donnent l'air de mormons. Sans doute les habille-t-on ainsi pour qu'ils paraissent à la fois *civils* et *civilisés*, pour se démarquer de ce qu'on a connu dans le temps : à tous les coins de rue des types en blouson ou anorak, kalachnikov au poing, voire lance-roquette.

M. est allé à la réception d'adieu de l'ambassadeur d'Iran. Il aime bien aller dans ce genre de

réception où les autres Occidentaux ne vont pas (en effet, il y était le seul). Il s'est trouvé à côté du fils de Kouftaro à qui il a pu dire qu'il avait vu, de l'extérieur, sa fondation. De l'utilité de nos promenades. Après cette réception exclusivement masculine, il était revenu me chercher pour aller à un vernissage à l'Art House, surtout pour repérer l'endroit. C'étaient des aquarelles et des dessins assez conventionnels d'un peintre mort depuis vingt ou trente ans et qui avait été général. M. admirait qu'un général fût artiste, moi je m'étonnais plutôt qu'un artiste pût être général. Public de gens âgés, manteaux de vison. Nous étions vite sortis. Au début d'un séjour on va à un vernissage, on ne connaît personne, personne ne nous connaît, on ressort de là sans avoir échangé un mot avec qui que ce soit. Trois ans plus tard, dans les mêmes circonstances, il est impossible de regarder le moindre tableau exposé parce qu'on connaît trop de monde.

Nous nous sommes fait conduire au Centre culturel français qui se cache au fond d'une impasse. C'est un immeuble de plusieurs étages, avec une vraie salle de cinéma où l'on passe un film tous les jeudis. Ce soir-là on projetait *Les Dames du bois de Boulogne* de Bresson, devant un public essentiellement composé d'hommes seuls, et la projection était suivie d'un débat. Il semble qu'une partie du public était des étudiants de théâtre et de cinéma. Chacun de ceux qui prenaient la parole devait dire son nom et son activité : un avocat, des enseignants et même un géologue. Les animateurs, qui faisaient face au public, se sont certainement demandé qui pouvaient

bien être ces deux-là au fond de la salle, on ne les avait encore jamais vus...

J'ai lu un peu tout de même, en dehors de la passionnante *Syrie au présent*. Un roman récemment paru et dont on fait de grands éloges ne m'a pas vraiment accrochée et je crois savoir pourquoi: il y a trop de références qui s'adressent à la culture du lecteur et non à sa sensibilité.

Je regarde par la fenêtre: à gauche, des barres d'immeubles moches, massives; en face, des arbres au feuillage jaunissant; à droite, un gazon moyennement vert et la touche bleu vif de la piscine. Mis à part les variations dues aux saisons, c'est ce que je verrai pendant les quatre ans à venir à chaque fois que je lèverai la tête de mon travail.

943 – 8 janvier 2008 – Notre cadre de vie, aussi confortable soit-il, est un peu nu; nos disques nous manquent et je commence à souffrir de ne pas avoir mes livres, mes dictionnaires et mon ordinateur. L'ordinateur portable me rend de grands services mais il se décharge sans arrêt. Le roman à naître n'est encore qu'un pressentiment, son existence est atomisée dans l'air que je respire. Le temps d'écrire des esquisses est arrivé, c'est pourquoi j'aimerais avoir mon ordinateur.

Les dates de Burckhardt étant 1784-1817, il y a belle lurette que ces *Travels in Nubia* sont tombés dans le domaine public. L'idée de les traduire me trotte par la tête.

Avant-hier nous avons reçu la colonie suisse, tous des gens que nous serons appelés à revoir dans

les années qui viennent. Parmi tous ces inconnus, un très vieux monsieur nous récitait des vers (une traduction arabe de Sully Prudhomme) et racontait des blagues dont l'une, toujours en vers, avait pour héroïne la fille d'un maréchal-ferrant.

Hier nous sommes allés faire quelques achats au magasin hors taxes de la frontière. De ce genre d'endroit, rien à dire, mais la route pour y arriver passe dans un défilé rocheux qui fut sans doute jadis le théâtre d'attaques de brigands contre les voyageurs (et en écrivant cela, je me rends compte que j'ai en tête certaines gravures de David Roberts). Arrivé à la frontière, le chauffeur explique que c'est l'ambassadeur de Suisse, on va juste au *duty free, ya habibi* – et nous passons sans même montrer nos passeports et sans que notre plaque libyenne intrigue qui que ce soit. Retour à la nuit tombante, et je trouve que ce Favez conduit trop vite, je n'aime pas rouler à 140 kilomètres à l'heure sur de fausses autoroutes que traversent des piétons. Selon lui, il faut avoir une grosse voiture qui en impose pour qu'on ait un peu d'égards pour vous sur la route, ce serait même une question de sécurité, une précaution à prendre pour qu'on ne vous jette pas au fossé, car on ne sait jamais qui est dans une grosse voiture, peut-être est-ce quelqu'un d'important qui pourrait vous faire des ennuis. C'est charmant. Il faut noter à la décharge de Favez que nous avons été souvent doublés par d'autres voitures bien plus rapides et bien plus agressives. L'arrogance au volant semble donc de mise par ici.